



Michel Labadie

Georges Sokoloff est professeur émérite de civilisation russe contemporaine et conseiller au Centre d'études prospectives et d'informations internationales (CEPII).

GEO Votre dernier ouvrage s'appelle «La Démesure russe». Comment la définir ?

Georges Sokoloff Les Russes sont fiers d'appartenir à un pays immense, le plus grand du monde. «Immense» est un mot merveilleux, car il désigne, étymologiquement, quelque chose qui ne se mesure pas. Cette amplitude et la faible densité démographique ont toujours joué un rôle considérable. Dans la Russie ancienne, on parcourait des verstes et des verstes [1 067 m, ndlr] pour se rendre d'un village à un autre. L'hospitalité était inscrite dans la coutume, on avait toujours du pain et du sel pour accueillir l'étranger de passage.

On reproche à la Russie ses penchants impérialistes, comme lors du conflit avec la Géorgie en 2008. A tort ou à raison ?

G. S. Le détachement des anciennes républiques était inévitable. Le sentiment impérial russe au sujet de ces pays qui forment «le proche-étranger» est lui aussi indiscutable. Plus que cela, il y a une nostalgie. Ces gens qui sont partis sont perçus comme des traîtres. Un cas très intéressant actuellement est celui du Turkménistan, que la Russie surveille attentivement, à cause du gaz.

Le Caucase reste une zone de fortes tensions. Existe-t-il un risque de contagion à d'autres régions ?

G. S. Le problème du Caucase, et en premier lieu de la Tchétchénie, est non seulement ingérable, mais il est en train de se propager en Ingouchie ou au Daghestan. Cela est partiellement lié à l'intrusion de groupes islamistes extérieurs. Le

«L'idée du péril jaune revient dans l'opinion»

Libertés, relations internationales, impérialisme...

Notre expert démêle le vrai du faux.

PROPOS RECUEILLIS
PAR ALINE MAUME

risque de contagion a été l'argument invoqué par Poutine à partir de 1999. Sous prétexte que le conflit allait remonter le long de la Volga, il a envoyé l'armée contrer une petite offensive au Daghestan et bombarder des bases en Tchétchénie, au mépris des accords de paix. Pour l'opinion russe, le Caucase est «foutu».

Ailleurs en Russie, la diversité culturelle semble moins problématique. Pourquoi ?

G. S. La diversité est constitutive de l'empire russe : alors que nous avons des outre-mers, les Russes ont des outre-terres ! Aujourd'hui, il y a des populations «sans problème», parce qu'elles sont extraordinairement clairessemées, leur fonctionnement est encore tribal. C'est le cas en Sibérie. Celles de la Volga, qui ont toujours fait l'objet d'une attention particulière de la part de tous les pouvoirs, ont aussi été bien intégrées. Kazan, la capitale du Tatarstan, est même un modèle d'intégration, où cohabitent juifs, musulmans et orthodoxes.

Quelles peuvent être les conséquences du déclin démographique dans le pays ?

G. S. C'est un talon d'Achille évident (la Russie a perdu 7 millions d'habitants en moins de vingt ans). Puisque la population est concentrée à plus des deux-tiers dans la partie européenne, le défi se situe en Asie. Laisser un vide près de la Chine

est un problème. Les Russes vont donc être très prudents dans leurs relations avec la Chine pour retarder le moment de l'affrontement. Déjà, des conflits armés ont émaillé la période poststalinienne. L'idée du péril jaune revient parmi les Russes. Un marché chinois a été récemment fermé aux portes de Moscou. La municipalité a expulsé les marchands sous prétexte qu'ils avaient introduit des produits de mauvaise qualité, ce qui a créé un incident diplomatique.

L'élection de Barack Obama a-t-elle changé les relations russo-américaines ?

G. S. Elle a considérablement changé l'approche des Etats-Unis vis-à-vis de la Russie, même si tous les conseillers du président américain sont loin d'être pro-Russes. Tout est en place pour un bien meilleur dialogue. Les Américains appellent cela le «reset», la réinitialisation.

Vladimir Poutine est-il un «tsar» ?

G. S. Dans le discours du citoyen russe, c'est «le souverain». Un terme qui s'applique indifféremment à Staline, à Nicolas II, à Poutine ou à Pierre I^{er}. Il est «le maître de nos destins». Cela n'empêche pas les Russes d'avoir des aspirations «européennes», un goût de la liberté, un goût de la discussion et de la révolte absolument incontestable.

A quel point l'opposition et les médias sont-ils muselés ?

G. S. La seule opposition, c'est le parti communiste. Les autres n'ont aucune consistance. Mais une nouvelle force pourrait se dégager au sein du parti de Poutine et Medvedev, Russie unie. Quant à la presse, elle est en effet limitée dans ses libertés, même s'il existe des coins de glasnost ici ou là. Tout récemment, les Kukly, l'équivalent russe des Guignols, qui avaient été interdits, sont réapparus à la télévision. ■